

# LE MATRICULE DES ANGES

N° 179 JANVIER 2017

*Le mensuel de la littérature contemporaine*

**Reinhard Jirgl** | Richard Brautigan | Antoine Choplin | Enzo Traverso  
Jérôme Leroy | **Éditions Parole** | Peter Stamm | Dado | **Elfriede Jelinek**  
Gérard Wajcman | Max Frisch | Jean-Jacques Viton | Émile Tizané | Dado

AS  
une lueur  
dans  
la nuit





Couverture :  
Jakub Oclepa

**16**

**ASLI ERDOĞAN**  
DOSSIER

Emprisonnée en août dernier par le régime d'Ankara, la romancière turque a été mise en liberté conditionnelle. Devenue un symbole, elle est avant tout l'auteure d'une œuvre singulière et profonde. Comme la nuit.

**08**

**REINHARD JIRGL**  
ÉVÉNEMENT

Plastiqueur de la langue, l'écrivain allemand impose *Le Silence*, un roman sur le mal, la violence et les filiations.

**12**

**PAROLE**  
ÉDITEUR

Atypique et inventive, l'enseigne provençale diffuse ses livres par des circuits alternatifs.

**30**

**ANTOINE CHOPLIN**  
ENTRETIEN

Un jeune cheminot rencontre Vaclav Havel. Leur amitié va traverser l'histoire.

**40**

**PETER STAMM**

DOMAINE ÉTRANGER  
Pourquoi disparaître du jour au lendemain ? *L'Un l'autre* questionne le besoin de tout quitter et les affres de l'abandon.

**04** AGENDA

**05** REPÈRES

**06** REVUES

**07** TEXTES & IMAGES

**10** THÉÂTRE

**14** ARTS & LETTRES

**15** TRADUCTION

**28** DOMAINE FRANÇAIS

**35** QUARTIER LIBRE

**36** DOMAINE ÉTRANGER

**41** ESSAIS

**42** POÉSIE

**46** HISTOIRE LITTÉRAIRE

**48** LES ÉGARÉS

**49** INTEMPORELS

**50** EN GRANDE SURFACE

**51** LIVRES REÇUS

**52** ZOOM

INDEX

Évelyne Pieiller, Michéa Jacobi, Benjamin Taïeb, Émile Tizané, Julie Rossello-Rochet, Axel Cornil, Elfriede Jelinek, Dado, Natsume Sôseki, Nathalie Quintane, Vanessa Bamberger, Gérard Wajcman, Jérôme Leroy, Claro, Frédérique Germanaud, Pär Thörn, Graham Swift, Uwe Timm, Medoruma Shun, Bahiyyih Nakhjavani, Carlo Emilio Gadda, Rodrigo Hásbun, Enzo Traverso, Oscar Hahn, Nicolas Rozier, Jean-Jacques Viton, Richard Brautigan, Henri Droguet, Max Frisch, Georges Perec, Alexandre Vialatte, Marie Mauron, Rafael Chirbes, Gérard Davet et Fabrice Lhomme, Jean Hegland

## La littérature libérée

On peut, à l'orée de l'année qui commence, faire tous les vœux pieux que l'on voudra. L'horizon ne s'annonce pas à proprement radieux. Entre la tentation totalitaire qui semble avoir subjugué jusqu'aux démocraties et les fous de dieu qui ont remplacé la foi par la bêtise, le quidam voit les nuages plombés s'amonceler au-dessus de sa tête. Dans le petit hexagone, les petits candidats à la magistrature suprême vont lancer leurs petites phrases durant les cinq prochains mois et l'on n'entendra du monde quasiment que leurs disputes de cours de récréation. L'absence de vision, d'ambition et de courage nous promet un feuilleton terriblement long et désespérant. Alors s'il faut absolument inscrire ce numéro inaugural de 2017 dans l'espoir, on portera nos regards sur ce qui s'est passé à Istanbul à la toute fin de l'année dernière. Non pas pour déplorer à nouveau les victimes du terrorisme imbécile et aveugle (et on les déplore ces victimes qu'elles soient turques ou françaises, musulmanes, juives, chrétiennes ou athées), mais pour célébrer la remise en liberté (certes conditionnelle) le 29 décembre de la romancière Aslı Erdoğan, détenue depuis l'été par le tyran homonyme Recep Tayyip Erdoğan. Si cette libération ne replace pas le régime d'Ankara du côté de la démocratie, elle ouvre une voie d'espoir pour les intellectuels et les artistes réprimés par tous les totalitarismes et qui ne veulent pas ou ne peuvent pas renier leur art. En effet, accusée en tant que collaboratrice du journal *Özgür Gündem* de soutenir la cause kurde, c'est en tant qu'écrivain qu'Aslı Erdoğan a été défendue par la communauté internationale via une multitude d'actions menées par d'innombrables anonymes. L'espoir est là : le poids de la littérature (de ceux qui la lisent) a été suffisant pour mobiliser des forces d'opposition à l'obscurantisme. Si l'écrivaine turque est devenue un symbole, ç'aura été autant en tant que victime innocente d'un régime qui a perdu le nord qu'en tant que représentante de la littérature. Cela n'a peut-être pas suffi et on ne connaît pas assez les arcanes de la justice turque pour saisir le sens profond de cette libération. En France, cette libération a été saluée comme il se doit par la grande presse. Il nous est apparu qu'il ne suffisait pas de dire les faits et de les accompagner d'un portrait de la romancière pour que la victoire de la littérature soit célébrée. Il fallait aussi dire quelle œuvre Ash Erdoğan est en train de bâtir, de quoi est fait son univers littéraire. Pour ne pas célébrer seulement la libération d'une femme, mais plus encore la victoire de la littérature. Et pouvoir ainsi, sincèrement, vous souhaiter une année 2017 enivrante.

Thierry Gulchard

# ASLI ERDOGAN

## D'une douleur ancienne

EMPRISONNÉE EN AOÛT DERNIER PAR LE RÉGIME D'ANKARA, LA ROMANCIÈRE TURQUE A ÉTÉ MISE EN LIBERTÉ CONDITIONNELLE FIN DÉCEMBRE. DEVENUE UN SYMBOLE, ELLE EST AVANT TOUT L'AUTEURE D'UNE ŒUVRE SINGULIÈRE ET PROFONDE. COMME LA NUIT.



O n l'avait rencontrée, en 2009, au festival Meeting à Saint-Nazaire. Avec sa casquette vissée sur la tête, Ash Erdoğan semblait une sorte de Garrowe féminine. Elle portait, dans la base sous-marine de la cité ligérienne où se déroulaient les rencontres littéraires, une silhouette d'enfant au front barré des traces d'une « douleur ancienne ». Cette année-là paraissait en Turquie son roman *Le Bâtiment de pierre* : entre poésie et récit, un livre sombre traversé d'images entêtantes où se ré-écrivaient les cercles de l'*Enfer* de Dante. La même année, Actes Sud publiait son livre le plus lumineux, un recueil de textes courts, entre nouvelles et poésie, *Les Oiseaux de bois*, et la Maison des Écrivains Étrangers et des Traducteurs qui l'accueillait à Saint-Nazaire sortait *Je t'interpelle dans la nuit*, un recueil d'éclairs noirs, de textes comme des balafres où s'entendait, cependant, quelque chose de son art poétique. La même année, 2009, une fusillade lors d'un mariage en Turquie provoquait la mort de 44 personnes, dont les mariés, leurs parents, six enfants et l'imam qui célébrait l'union. Une majorité de leurs assassins faisait partie d'une milice anti-PKK (Parti des travailleurs du Kurdistan). Le lendemain, l'aviation turque bombardait le Kurdistan irakien et tuait dix « rebelles » du PKK. Le premier ministre turc de l'époque s'appelait Recep Tayyip Erdoğan et n'avait, n'a pas, de liens de parenté avec l'écrivaine. Cinq ans plus tard, Recep Tayyip Erdoğan accédait à la présidence de la République et la Turquie s'enfonçait de plus en plus dans la dictature. En août dernier, Ash Erdoğan faisait l'objet d'une arrestation très musclée et était jetée en prison pour « avoir soutenu une organisation terroriste ». Son crime ? Tenir une rubrique régulière dans le journal *Özgür Gündem* accusé de sympathie pour le PKK. La répression menée par Ankara était montée d'un cran après la tentative échouée de coup d'État des 15 et 16 juillet derniers. La Turquie venait d'entrer dans une période de « purge » : de nombreux journalistes (environ 150 !), avocats, intellectuels, mais aussi militaires, policiers étaient ainsi mis en détention, torturés parfois.

Le 29 décembre dernier s'ouvrait le procès d'*Özgür Gündem* dont le site *Kedistan.net* a rendu compte. Sur le banc des accusés la linguiste et philosophe Necmiye Alpay (71 ans) et Ash Erdoğan toutes les deux détenues à la prison Bakirköy et avec elles des journalistes, une avocate, un éditeur. Ils sont sept en tout (six le 29 décembre, sept pour la deuxième audience le 2 janvier), ils auraient dû être huit, mais Inan Kizikaya (qui a dirigé quelques jours *Özgür Gündem*) est absent en raison de « véhicules et fonctionnaires insuffisants ». On craint en réalité que torturé, son état de santé ne lui ait pas permis d'être présenté devant les juges.

Contre toute attente, dès le premier jour d'audience, la ro-

mancière comme la philosophe sont remises en liberté conditionnelle. Elles recomparaîtront devant le tribunal le 2 janvier et le jugement sera prononcé en mars prochain. Ash Erdoğan encourt une peine de réclusion à perpétuité... »

Dès le mois d'août quand l'arrestation de la romancière a été connue, la communauté internationale des écrivains s'est mobilisée. La diplomatie a été plus discrète (mais c'est sa nature de l'être) : il faut dire que la Turquie est devenue un pays central dans la crise syrienne, dans celle des « réfugiés » et est devenue la cible préférée du terrorisme islamiste. Ce qui donne au président Erdogan un poids considérable sur le terrain géopolitique. À la veille du procès et plus encore à l'issue de la libération d'Ash Erdoğan, la presse française et occidentale (*Le Monde* et *Le Point* notamment) s'est fait l'écho de ce qui se passait à Istanbul. La romancière est devenue un symbole. Et il arrive hélas que la littérature d'un écrivain soit effacée par le symbole en quoi il s'est transformé. Un risque que la romancière turque semble avoir anticipé : le 29 décembre, lors du procès, durant sa défense, elle a prévenu : « Si la Turquie n'a pas honte du fait qu'une littéraire subisse un interrogatoire entre des gendarmes, cela veut dire qu'elle n'a pas compris une chose fondamentale : se regarder dans la glace » (propos rapportés et traduits par Kedistan). Quand on l'a lue, on saisit mieux ce qu'elle veut dire. Puisque c'est un auteur qu'on accuse, c'est la littérature tout entière qui est attaquée. La romancière libérée, il convient donc de rendre compte d'une œuvre publiée pour l'essentiel par Actes Sud et Timour Muhidine, le directeur de la collection « Lettres turques ». Une œuvre à laquelle s'ajoute ce mois-ci *Le Silence même n'est plus à toi* qui regroupe quelques-unes des chroniques données à *Özgür Gündem* pour lesquelles Ash Erdoğan a connu la prison.

La « douleur ancienne » qu'on a évoquée (et dont l'expression est tirée du *Bâtiment de pierre*) semble constituer le terreau de l'écriture d'Ash Erdoğan. D'où vient cette douleur ? On l'ignore. Mais elle semble fonder la nature humaine tant elle imprègne chacun de ses livres. Des ténèbres aux ténèbres, de la nuit à la nuit : le parcours des narrateurs d'Ash Erdoğan est contraint dans un espace clos et mental, un enfermement permanent. L'écriture, les mots n'offrent que l'illusion de l'échappatoire. La littérature, qui serait la forme suprême de l'écriture, parle d'un Éden perdu, ce lieu où il serait possible de partager, réitérer l'expérience de vivre sans rien en perdre. Est-ce cette connaissance d'une idylle impossible qui donne naissance à la « douleur ancienne » ? Plus prosaïquement, n'est-ce pas d'être née en Turquie et qui plus est d'être née femme et qui plus est avec un tempérament qui rejette l'injustice ? « La douleur ancienne » ne vient-elle pas du fait d'habiter un pays où la violence est reine, où la ...

« Celui qui prend la plume en main doit sans cesse lutter avec cette question : quelle est la dose de réalité que je peux SUPPORTER ? »

## DOSSIER ASLI ERDOĞAN

... prison, la torture, est une expérience que beaucoup ont connue, connaissent ? Les parents d'Aslı ont subi la prison et la torture dans les années 80 et 90. Comment une adolescente peut-elle vivre cela sans douleur, sans terreur ? Et comment vivre le fait d'appartenir à une nation génocidaire (contre les Arméniens, contre les Kurdes) ? « *La douleur ancienne* » n'est-elle pas l'autre nom de la conscience ?

Les deux premiers livres d'Aslı Erdoğan publiés en France sont des romans de l'exil. La jeune femme n'a pas toujours vécu à Istanbul. Née en mars 1967, elle fait des études scientifiques qui vont la conduire à Genève au Centre européen de recherche nucléaire. L'écriture la retient et elle interrompt sa carrière pour partir deux ans en Amérique latine et notamment au Brésil étudier l'anthropologie. C'est à Rio qu'elle écrit *La Ville dont la cape est rouge*. Étrange roman dont la narration emprunte quelque chose à l'étude des atomes. Diffractée, fragmentée, la narration avance par une succession de textes courts et semble une tentative de reconstituer le portrait de la narratrice, Özgür (« Libre » en turc) qui se laisse emporter par la ville violente et ivre dans une exploration hallucinée des favelas, de la pauvreté, du sexe, de la cocaïne et, surtout, de la mort. « *Elle était devenue l'un des millions de sans-abri dispersés par-ci par-là, sur cette planète. Elle faisait partie de ces âmes perdues, livrées à la misère de leur destin dictateur. Cette fille de bonne famille, petite, fragile, craintive et aventurière, devenue un pur voyou.* » Özgür la jeune Turque ressemble beaucoup à celle qui l'a inventée... Mais le matériau autobiographique ne sert pas tant à se raconter qu'à faire, à partir de soi, une radiographie de l'humanité. Dans ce qu'elle a de plus sombre, mais aussi de plus vivant. *La Ville dont la cape est rouge* est un livre âpre en cela qu'il conduit son lecteur là où il ne serait jamais allé seul. L'écriture, déjà, ressasse des thèmes, des figures, creuse la surface des apparences pour donner aux mots leur capacité à faire éprouver, plutôt qu'à seulement montrer. « *En fin de compte, celui qui prend la plume en main doit sans cesse lutter avec cette question : quelle est la dose de réalité que je peux SUPPORTER ?* »

« *En écrivant, je me transforme en quelqu'un d'autre, je deviens un œil, un regard, j'accède à une autre réalité.* » Cette phrase, on la lit dans *Le Mandarin miraculeux*, deuxième livre d'Aslı Erdoğan. Cette fois, nous sommes à Genève où son alter ego sillonne la ville « *d'Europe centrale* » qui lui rappelle Istanbul. En compagnie de son amant Sergio (qui l'a quittée quand commence le livre), elle apprend à redécouvrir ses origines, « *grâce aux récits que je lui en faisais, j'avais réussi à reprendre contact avec Istanbul, avec mon enfance qui m'avait échappé.* » L'écriture est un sujet omniprésent et l'on comprend alors pourquoi : elle renoue avec l'enfance. La narratrice de ce deuxième opus a perdu un œil. Elle erre, immigrée et monstrueuse, dans la nuit genevoise en quête de fantômes, d'une vie atomique où « *au lieu de se reproduire à s'unissant à un autre, l'homme se scindait, se divisait* », où « *la fragmentation était le symbole de la naissance et de l'avenir.* » Une idée que le texte illustre dans sa propre fragmentation...

Cette question de l'identité réapparaît dans « *Les Masques de Narcisse* » un des textes qui composent *Je t'interpelle dans la nuit* (Meet, 2009) recueil aussi poétique que réflexif. Dans ce texte précis, Aslı Erdoğan pose quelques jalons sur son entreprise littéraire : « *Les livres disaient : "on ne trouve pas son soi, on le constitue. on le crée. on l'invente." Je vais commencer par là : "Moi. ie*



*suis moi-même qui est raconté.* » L'écriture comme enfantement de soi-même ? *Les Oiseaux de bois* publié la même année par Actes Sud, est un recueil de « récits » écrits entre 1996 et 2006. Aslı Erdoğan ouvre ici sa palette de couleurs : on n'est plus dans le noir et rouge de la nuit et de la mort. La première nouvelle se fait même bucolique, troublante, splendide. On sort d'un sanatorium en compagnie de jeunes femmes malades qui partent dans la forêt vers un rendez-vous mystérieux. Dans ce texte, l'auteure fait preuve d'un talent narratif exceptionnel. Le recueil varie les tonalités (le deuxième texte rappelle *Le Mandarin miraculeux*) jusqu'à convoquer une fantaisie drôle, inattendue bien que son ironie morde vaillamment. Et s'achève, à nouveau, par l'évocation de l'acte créateur : « *Tu vois, en quelque sorte, je refais toujours le même tableau à trois dimensions et je m'y enferme. Je tire une multitude de lithographies d'après le dessin unique de ma vie. Des arbres, l'horizon, le ciel... Où que je regarde, dedans ou dehors, je ne vois qu'un mur.* »

Avec *Le Bâtiment de pierre*, Aslı Erdoğan va plus loin. Elle nous enferme avec elle, ou plutôt avec sa voix, ses ressassements, ses obsessions, un univers enfanté par la réalité et le rêve qui souvent d'ailleurs est un cauchemar. Des situations, des paragraphes entiers sont répétés ici, comme des refrains, comme en une prière sauvage. La figure d'un homme, « *A* », qui meurt devant le centre d'interrogatoire où sont conduits les détenus, des adolescents torturés, le regard de la narratrice qui voit l'insondable. Le matériau narratif en devient presque abstrait et trace des cercles qui n'ont rien à envier à ceux que Dante a montrés dans son *Enfer*. Le texte impose peu à peu un monde où les repères s'effacent, où la réalité s'enlise dans une succession d'images qui vibrent et disent la guerre, la torture, « *la douleur ancienne* ».

On retrouve un peu de la pâte du *Bâtiment de pierre* dans les chroniques que publie aujourd'hui Actes Sud. Triplement : dans le ressassement, la répétition d'une scène dont elle joue aussi dans ces textes courts, dans sa manière poétique de témoigner et enfin dans la violence inouïe qu'elle dévoile. Le recueil s'ouvre sur le coup d'État avorté du 15 juillet, dévoile les massacres et les atrocités de la guerre que la Turquie mène contre les Turcs. Mais ici, il n'est plus question de cauchemar. C'est la réalité que la chroniqueuse tente de mettre au jour. Et l'on se dit alors que « *la douleur ancienne* » n'est pas près de s'éteindre.

Thierry Gulchard

# Cris dans la nuit

ENTRE LE POÈME EN PROSE ET L'ALLÉGORIE ENGAGÉE, L'ÉCRIVAINNE INVENTE, DANS SES CHRONIQUES, UNE FORME POUR AFFRONTER L'INVIVABLE : LA TURQUIE D'AUJOURD'HUI.

**Q**ue faut-il écrire ? Que peut bien faire l'écriture (latine), que peut-elle bien mettre en "mots", et au nom de quel monde peut-elle transformer celui-ci ? Jusqu'où peut-elle se baser sur la réalité ? (...) Mot tant de fois prononcé, il lui arrive parfois de s'accrocher à l'homme telle une anaphore, de l'éparpiller entre ciel et terre. Puis il le jette subitement dehors, et l'abandonne sur les rives du silence. L'écriture, comme cri, naissant avec le cri... » Quand l'urgence de témoigner devient insoutenable, quand l'angoisse ou le pressentiment du remords (celui d'être complice, même involontairement) s'impose puis s'impose, il faut parler, transformer le cri en voix, tenter de mettre en mots ce qui ne saurait demeurer indicible. De la reprise de la guerre contre les Kurdes durant l'été 2015 au coup d'État du 15 juillet 2016 – manqué et qui fut, pour le président Erdoğan, comme une *divine surprise* – en passant par le procès des journalistes de *Cumhuriyet* en mai 2016, Asli Erdoğan écrit, pour le journal prokurde *Özgür Gündem*, des textes de longueur et de forme variés, dont un choix révélateur nous est proposé dans ce volume.

Mêlant l'analyse à l'anathème, l'évocation subjective et sensible à la déploration, le témoignage à ce qui pourrait sembler parfois de cauchemardesques poèmes en prose, Asli Erdoğan dépeint une Turquie en guerre. La Turquie est désormais en effet un pays déchiré où Erdoğan et l'AKP, son parti, montrent enfin leur vrai visage, celui du « *fascisme aujourd'hui* », et où la liberté d'expression agonise : « *Nous sommes tombés au 151<sup>e</sup> rang de 180 pays sur la liste pour la liberté de la presse établie par Reporters sans frontières, nous sommes dans une situation encore plus grave que beaucoup de pays d'Asie ou d'Afrique* ». Les pages les plus fortes sont peut-être celles dans lesquelles elle décrit ces villes du Kurdistan turc, assiégées et bombardées par les forces armées de leur propre pays, en cette Mésopotamie, terre sacrée et douloureuse, « *qui depuis douze siècles, sans dire un mot,*

*écoute et colporte l'histoire tragique de l'homme... Terre où le commencement a rendez-vous avec la fin, les racines avec les morts, terre absorbante, donnant vie à toute chose, au sang et aux cris, aux os et à la pierre, sans distinction, terre aux entrailles couvant ses mystères et ses germes futurs* ». Là-bas, à quelques dizaines de kilomètres d'autres villes martyres, en Syrie, ce sont des enfants kurdes qui meurent sous les bombes, des mères kurdes qui cherchent dans les ruines des membres déchiquetés : « *l'oreille mutilée de Bünyamin* » est un des leitmotifs d'une écriture lancinante, toute en reprises et variations, comme d'une musique répétitive et funèbre.

## « Approcher chaque existence avec le sens du destin »

Éloignée de la tonalité épique des chefs-d'œuvre du Kurde Yachar Kemal, tout comme de la maestria narrative du prix Nobel Orhan Pamuk, ou encore de l'inspiration autobiographique, modeste et juste, des beaux récits d'un Nedim Gürsel, Asli Erdoğan use d'un ton particulier, d'une écriture unique, et qui peut surprendre, ici, dans des textes qu'on pourrait dire *d'intervention*. Le récit de ce qu'elle a vécu durant les heures du coup d'État devient ainsi onirique quand elle s'interroge sur l'homme qui la protège : « *Était-il vraiment chiffonnier, ou bien, comme il l'a laissé entendre, policier en civil ?* » et quand, dans la nuit semblable « *à un tissu en lambeaux* », elle se fait scotcher par « *un énorme chien des rues* ».

Déjà dans *Le Bâtiment de pierre* (2013), son évocation de la prison et de ses victimes, emmurées et torturées, se faisait allégorique, la description réaliste cédait la place à l'accumulation de visions, quelque part entre les goulags d'un Volodine et les enfers d'un Guyotat, un ange y symbolisait le prisonnier à qui l'on avait volé ses yeux, nouveau Christ venu souffrir pour nous. Au cœur de ce bâtiment de pierres muettes et sanglantes, la narratrice décrivait, tremblo-

tante, « *la dernière bougie de la résistance* ». Dans les textes ici réunis, elle n'hésite pas à faire entendre des vers de Rilke pour dédier une sorte de tombeau à Kader Ortakaya, jeune militante communiste abattue par des soldats turcs alors qu'elle tentait de franchir la frontière pour aller défendre Kobané contre Daesh : « *Je l'aurais peinte, non sur un mur, / mais sur le ciel, d'un bout à l'autre de l'azur* ». Le titre de ce recueil est, lui, la citation de la fin d'un superbe poème de Séféris, intitulé « *Mycènes* », où il évoque les meurtres des Atrides, le poids du destin que symbolisent les pierres cyclopéennes des murailles : en ce lieu oppressant, « *le silence même n'est plus à toi* ».

« *Ma "recette" personnelle – il est certain que nul ne saurait enseigner à l'autre comment exorciser ses traumatismes – est d'approcher chaque existence avec le sens du destin* » – et c'est en effet peut-être une sorte de destin maudit de la Turquie qu'Asli Erdoğan cherche à mettre au jour quand elle remonte également vers ce passé plus lointain, longtemps inouï car tu, tabou, celui du génocide arménien : « *Nous avons arraché les racines d'un peuple qui vivait sur ces terres depuis des milliers d'années. Nous avons commis des horreurs que connaissent sous le nom de "Grande Catastrophe" ceux qui les ont vécues et qui y ont survécu* ». La tâche de l'écrivain n'est-elle pas, par les moyens qui sont les siens, de mettre au jour les « *grands charniers de notre mémoire collective, où s'entassent pêle-mêle le passé et le présent, les bourreaux et les victimes* » ?

Thierry Cécille

*Le Silence même n'est plus à toi*, d'Asli Erdoğan, traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes, Actes Sud, 174 p., 16,50 €

## BIBLIOGRAPHIE

- *La Ville dont la cape est rouge*, Actes Sud, 2003
- *Le Mandarin miraculeux*, Actes Sud, 2006
- *Les Oiseaux de bois*, Actes Sud, 2009
- *Je t'interpelle dans la nuit*, Meet, 2009
- *Le Bâtiment de pierre*, Actes Sud, 2013 ; Babel, mars 2017
- *Le Silence même n'est plus à toi*, Actes Sud, 2017

# Aslı l'indépendante

MAÎTRE DE CONFÉRENCES, TRADUCTEUR ET DIRECTEUR DE LA COLLECTION « LETTRES TURQUES » CHEZ ACTES SUD, TIMOUR MUHIDINE EST UN SPÉCIALISTE DE LA LITTÉRATURE TURQUE ET LE PRINCIPAL ÉDITEUR D'ASLI ERDOĞAN.

**T**out d'abord Timour Muhidine, vous qui dirigez la collection « Lettres turques » où ont paru la plupart des livres d'Aslı Erdoğan, comment avez-vous vécu l'arrestation et l'enfermement de la romancière, puis sa libération conditionnelle il y a quelques jours ?

Le jour de son arrestation, le 17 août, j'ai, comme tout le monde été surpris de l'ampleur de la rafle sur le journal et de la traque qui s'est ensuivie : plusieurs collaborateurs ont réussi à s'échapper et font d'ailleurs partie de condamnés « en absence ». Musclée et disproportionnée, cette arrestation indique immédiatement la dimension que l'on veut donner à l'inculpation. Il s'agit d'une opération antiterroriste : on lui reproche l'association et le soutien apporté – à travers le journal *Özgür Gündem* – au PKK, organisation « terroriste » (= indépendantiste) selon l'État turc. L'incarcération (deux jours plus tard) n'était qu'une suite mais elle s'est transformée en peine longue (pour quelqu'un qui n'était toujours pas jugé !) puisqu'elle a duré 136 jours... Sa libération conditionnelle, le soir du 29 décembre, fut très tardive et a sûrement été influencée par la pression des comités de soutien et l'action diplomatique déployée in extremis (en décembre seulement) par quelques pays européens dont la France.

Je suis allé à Istanbul le 13 septembre, très intrigué par l'état dans lequel j'allais trouver le pays : j'ai rencontré des amis qui animaient le comité de soutien à Aslı, nous sommes allés manifester devant la prison de Bakırköy (où elle se trouvait incarcérée) et puis j'ai rencontré, comme à chacun de mes voyages, des écrivains, des éditeurs, etc. Tout me paraissait irréel. La Turquie avait changé, basculé dans un « Absurdistan » où rien ne semblait fonctionner comme avant. Et Aslı, l'auteure que je connaissais depuis 1993, que j'avais accompagnée aux quatre coins de la France lors de ses invitations ou de la sortie de ses livres, se trouvait là, dans une cellule située derrière ce mur beige surmonté du panneau : « *Bakırköy Kapalı Kadın Cezaevi* ». Je n'arrivais pas à me la représenter en prison. La personne que je connaissais n'était pas là : elle s'était transformée en image « d'avant ». L'Aslı d'aujourd'hui était invisible et abstraite. Pas comme un mort bien sûr mais comme un être mis entre parenthèses.

Et puis quand elle est sortie – j'ai vu sur Internet les images où elle quitte la prison avec un petit sac contenant des couvertures, les cheveux plaqués sur le crâne par une pluie battante, les traits tirés –, je me suis senti rassuré, non seulement par sa libération mais par son existence même. J'étais content de retrouver la personne que l'on nous avait confisquée. Aussi vivante, aussi vive et prête, immédiatement, à critiquer le pouvoir, comme si de rien n'était...

**Avant son arrestation Aslı Erdoğan était-elle une voix qui portait en Turquie ? Était-elle connue du grand public ?**

Avant son arrestation, depuis cinq ou six ans, Aslı Erdoğan avait revêtu une figure de journaliste engagée... Dans la ligne des articles qu'elle avait longtemps écrits pour le quotidien *Radikal*, elle publiait dans *Özgür Gündem* ces chroniques très particulières, brûlotes poétiques dirigés contre les exactions du pouvoir et que toute personne cultivée avait identifiés. Sa voix portait, comme d'autres... Les journalistes dotés d'un peu de talent sont souvent écoutés en Turquie. Ce sont des vedettes comme l'étaient certains journalistes en France dans les années 1960. Et c'est justement cette notoriété qui l'a désignée à la vindicte du gouvernement l'été dernier.

En tant qu'écrivaine, elle était connue d'un certain lectorat mais la difficulté et le raffinement de son style empêchaient qu'elle atteigne le grand public. La vente de ses livres allait parfois jusqu'à 10 000 exemplaires, ce qui n'est pas rien en littérature mais reste en deçà des best-sellers. Elle a le profil d'un auteur culte comme la littérature turque les aime : appréciée des « happy few », reconnue comme une voix novatrice des années 1990, lue par les étudiants.

**L'œuvre d'Aslı Erdoğan semble s'être constituée autour d'une charnière qui est la ville d'Istanbul : ses premiers livres sont ceux de l'exil à Rio, à Genève et usent beaucoup du matériau autobiographique alors que par la suite, la fiction semble prendre plus de pouvoir pour parler de la Turquie, d'Istanbul. Le rapport (lointain/proche) à la terre natale vous semble-t-il prépondérant dans le travail de la romancière ?**

Même lorsqu'elle écrit la terre étrangère, Aslı Erdoğan parle de la Turquie. Soit parce qu'elle la transpose (son Brésil est une sorte de double affectif et cruel de la Turquie), soit elle la réinvente par contraste. Ce qui fascine le narrateur dans *Le Mandarin miraculeux*, c'est un Genève décalé, sombre et revu à l'aune de l'expérience turque, la sienne bien sûr. Cette veine autobiographique est très puissante, même si Aslı Erdoğan s'en éloigne parfois (comme dans les textes des *Oiseaux de bois*) et parvient à bâtir une vision nouvelle comme dans *Le Bâtiment de pierre*, une allégorie de la torture que le pays a connue dans les périodes suivant les coups d'État.

Je n'utiliserai pas le mot de « terre natale » pour évoquer Aslı : l'ancrage familial et national (la patrie) indiffère l'auteur, elle est citoyenne du monde mais c'est la langue (le turc littéraire) qui semble toujours la ramener au contexte national.

**Mais dans sa manière de raconter l'exil, on entend la présence d'un passé tu, douloureux, un drame inaugural au désir d'aller se coltiner à l'étrangéité des favelas de Rio par exemple. Cela ne vient-il pas, au-delà de la langue turque, du sentiment de venir d'un pays dont on a, aussi, honte ?**



C'est bien vu : peu familière du complexe d'infériorité que pratiquent de nombreux Turcs dans leur rapport avec les cultures étrangères, Aslı Erdoğan traduit cette « honte » en angoisse existentielle. Elle aurait plutôt honte d'être humaine et surtout d'être un humain si impuissant à combattre les maux de sa société ou de celle qu'elle côtoie au Brésil. Partout chez elle, Aslı est indifférente à l'exotisme.

**La narration, chez elle, est souvent fragmentée, chaotique parfois, comme si la prose ne pouvait entièrement prendre à sa charge l'expérience poétique du monde. Comme si l'unité était perdue. Cette manière d'écrire lui est-elle singulière ou la retrouve-t-on ailleurs dans la littérature turque ?**

Cette narration fragmentée, elle l'a lentement élaborée : ses deux premiers romans adoptaient une narration plus classique, plus linéaire. Par la suite, à travers une série de récits (dans *Le Mandarin miraculeux*) qui pourraient être considérés comme indépendants mais qui sont comme les « stations » d'une montée au calvaire, un itinéraire de la douleur et une métaphore d'une conscience fragmentée, elle pratique le fragment et le collage. Dans un roman expérimental (non traduit à ce jour), *Dans le silence de la vie*, cette recherche formelle prend d'ailleurs une forme extrême, au point que ce texte échappe à toute classification, rebute le lecteur et semble signifier une fin de la littérature. Mais vous avez sans doute raison, cette idée d'une unité perdue, d'un exil sur terre, d'une particularité douloureuse de la condition humaine l'occupe beaucoup. Si cette manière d'aborder l'écriture est assez rare dans la littérature turque, ce sont souvent des femmes qui l'ont pratiquée : par exemple Leylâ Erbil (1931-2013) et Tezer Özlu (1942-1986), deux rebelles et expérimentatrices en matière littéraire.

**On est frappé, à la lumière de son incarcération, du mélange de fragilité et d'entêtement qu'on découvre chez ses héroïnes de *La Ville dont la cape est rouge* ou de**

***Le Mandarin miraculeux*. Ces deux livres font entendre à la fois un chant de détresse face à la solitude et le désir d'aller au plus profond de la nuit. Parmi les parias, les malfrats, les laissés-pour-compte. Rangeriez-vous Aslı Erdoğan parmi les écrivains de la « connaissance par les gouffres » ?**

Oui, en effet : les parias et les marginaux attirent son regard de romancière... Elle est à la fois possédée du désir de sauver l'humanité, de défendre les faibles et de vivre son idéal d'écrivaine. Indépendance qui en Turquie signifie singularité et marginalité. Je la rapproche d'ailleurs de cette tendance Underground de la littérature contemporaine d'Istanbul.

**Comment définiriez-vous cette tendance « Underground » ?**

La production invisible, subversive et avant-gardiste qui traverse la littérature turque depuis les années suivant le coup d'état de 1980. Certains auteurs ne sont pas politiques du tout ou en tout cas, pas de manière frontale, et privilégient la satire, le pamphlet, le roman déjanté qui racontent le quotidien des laissés-pour-compte, des drogués, des petits voyous... Production bien sûr urbaine, elle montre l'autre Turquie, celle que le pouvoir actuel affecte de ne pas voir, ou refuse d'intégrer au mythe de la nation turque. Beaucoup de ces poètes et nouvellistes étaient présents ou sympathisants des événements du Parc Gezi en mai 2013... Mélange explosif d'asociaux, d'anarchistes, d'écolo-féministes et de déçus de la politique binaire, ils constituent une frange assez large de la culture contemporaine et ont trouvé en Aslı Erdoğan, İİkan Günday (le romancier lauréat du Médicis étranger 2015) et le poète Küçük Iskender (le Ginsberg turc) des voix majeures.

**Vous évoquez *Les Oiseaux de bois*. On est frappé par la première nouvelle (éponyme du livre) qui est d'une luminosité surprenante chez Aslı Erdoğan. Puis, avec le deuxième récit, on retourne à Genève, à une voix narrative à la première personne (certes masculine) mais aussi à, semble-t-il, un matériau plus autobiographique. Ces deux textes ne marquent-ils pas un conflit entre le désir d'une littérature de l'enchantement et la nécessité de rassembler les morceaux épars d'une identité fracturée ?**

La luminosité et l'enchantement que vous remarquez avec justesse sont toujours présents dans ce qu'écrit Aslı Erdoğan. Je crois d'ailleurs que c'est sa force et son originalité principales : alors que la littérature (et la culture) turque repose beaucoup sur le goût du drame, l'épanchement de sentiments primaires et souvent le kitsch, Aslı s'efforce de produire une littérature qui aspire à la lumière, à l'équilibre, à la réconciliation des extrêmes et se paye même le luxe -- fréquemment, mais entre les lignes -- d'un humour décapant. Un des sommets de cette tendance est le récit « *Journal d'une folle* ». Très consciente de ce que la société lui renvoie comme image, la romancière joue le jeu à fond comme si elle rétorquait : « Voici l'état de ma folie supposée, n'oubliez pas d'y lire l'état de ce pays qui est aussi la Turquie ». « *Nous vivons un naufrage* » écrit-elle, de manière déjà prémonitoire.

Quant à l'identité fracturée, qui peut s'en prémunir ?

**Vous évoquez « *Journal d'une folle* » qui ajoute à l'humour une ironie décapante et une fantaisie assez étonnante. ...**

## DOSSIER ASLI ERDOĞAN

... On a l'impression dans *Les Oiseaux de bois* que l'écrivaine déploie une très large palette de couleurs, tonalités, expressions comme pour baliser le territoire du texte court. La nouvelle est-elle un genre très prisé en Turquie ?

En effet, comme dans beaucoup de littératures extra-européennes (ou des franges de l'Europe), la nouvelle est un genre encore très vivant que l'on ignore ici. Et en littérature turque, elle reste une grande tradition chez les prosateurs même si les romanciers exclusifs existent aussi, Orhan Pamuk en est un bon exemple. Je ne dirai pas qu'elle est novelliste dans le sens où on l'entend généralement : certes, Asli Erdoğan écrit plus *naturellement* des textes courts, concentrés et d'une charge poétique intense. Mais à l'exception des textes rassemblés dans *Les Oiseaux de bois*, elle travaille souvent sur des récits, esquisses de romans peut-être ou fables modernes, où le réalisme – en tout cas la précision du propos – le dispute à l'onirisme. L'univers de celui ou celle qui a soulevé le voile de Maya et révèle le monde réel.

**Vous évoquez le côté prémonitoire d'un récit d'Asli Erdoğan, mais que dire alors du quatrième livre que vous avez publié d'elle, *Le Bâtiment de pierre*, où elle évoque la prison dans laquelle elle va finalement être incarcérée ? On pourrait presque parler d'autofiction par anticipation... Mais la prison de Bakirköy n'est-elle pas déjà présente dans ses livres précédents lorsqu'elle évoque par allusion le coup d'État de 1980 ou la violence dans le passé d'une narratrice ?**

Peut-être un mot à la mode viendrait recouvrir ce processus psychologique qui débouche sur l'écriture d'un texte : sérendipité.

En réalité, Asli s'est toujours intéressée au thème carcéral tout simplement parce qu'il est impossible de l'éviter, de l'oublier dans le contexte turc. Autour d'elle, chez les amis écrivains, journalistes, artistes, rares sont ceux qui ont échappé au séjour en prison et leurs récits imprègnent la vie turque depuis les années 1950. L'auteur emblématique de l'enfermement reste bien sûr le poète Nâzım Hikmet (incarcéré de 1938 à 1950) et dont la biographie, les textes, la mythologie constituent des ferments de la vie intellectuelle. Depuis, des centaines de cas, connus ou oubliés, peuvent illustrer le séjour en prison, la souffrance et la mélancolie des condamnés, l'étrangeté du monde carcéral, la solidarité des prisonniers entre eux (d'ailleurs Asli Erdoğan a déjà confié, depuis sa sortie, quelques anecdotes de fraternisation dans sa prison de femmes de Bakirköy).

Par ailleurs, elle avait souvent effectué des lectures de textes en prison, s'était impliquée dans le combat des prisonniers lors des grèves de la faim de l'année 2000 et en règle générale se mon-

**« Elle a su bâtir une rhétorique nouvelle face aux violences, une parole poétique de dénonciation et de compassion ».**

trait attentive au traitement des hommes et femmes incarcérés pour délit d'opinion. Quant à la prison de Bakirköy, elle n'était pas particulièrement présente dans son imaginaire : le « Bâtiment de pierre », c'est le centre d'interrogatoire et de détention de Sirkeci, le Sansaryan Han de sinistre mémoire où tous les inculpés étaient interrogés à partir de la fin des années 1930. Une sorte de symbole de l'envers de l'Histoire en Turquie, celle des arrestations et de la torture qui hante ce texte.

**Aujourd'hui paraît un nouveau livre d'Asli Erdoğan, *Le Silence même n'est plus à toi* qui reprend certaines de ses chroniques à *Özgür Gündem* qui lui ont valu sa détention. Comment en êtes-vous venu à publier ce livre ? Existait-il en Turquie ou dans un autre pays ?**

Le recueil d'articles était prêt : l'éditeur Everest voulait le publier en septembre et me l'a confié pour traduction. Vers la fin septembre, on a su que ce livre ne pourrait pas paraître en turc car les conditions de l'état d'urgence ne le permettraient pas et il devenait d'autant plus important de traduire ces textes vite. Un jeune traducteur, Julien Lapeyre de Cabanes a relevé le défi et a traduit, en trois semaines, le choix de vingt-neuf textes. Certains extraits, je pense, ont paru en anglais, italien ou allemand mais c'est l'édition française qui a permis la diffusion large de ce qui est un terrible document à charge, porté par un style.

**Deux choses au moins surprennent dans ce livre : la violence de la guerre contre les Kurdes assez peu montrée par les médias français et l'écriture, le style même dans lesquels sont écrites ses chroniques : on est plus proche de la poésie que du journalisme. N'est-ce pas la grande victoire finalement d'Asli Erdoğan que de n'avoir jamais abandonné la littérature, que ce soit face à l'horreur comme face à la répression ?**

Vous dites « peu montrée » par les médias français, mais il s'agit carrément d'un oubli ou d'un aveuglement. Une partie de la presse turque, les médias alternatifs n'ont pas cessé d'attirer l'attention sur ce qui se passait à l'Est et que l'on confondait, plus ou moins, avec la guerre en Syrie et en Irak. Et en dehors des chroniques données à *Özgür Gündem*, Asli Erdoğan, comme un certain nombre de journalistes et d'activistes, d'écrivains comme Murathan Mungan<sup>1</sup> qui n'a jamais mâché ses mots, s'est déplacé, a manifesté, a co-organisé des chaînes humaines devant Kobané par exemple... Elle n'a pas ménagé ses efforts et bien entendu s'est exposée, devenant une des rares porte-parole turques (c'est-à-dire de l'intelligentsia stambouliote, ce qu'on lui reproche) du mouvement kurde, mouvement à la fois citoyen à travers le parti HDP, et politique à travers le PKK et ses actions armées.

En effet, Asli Erdoğan a su bâtir une rhétorique nouvelle face aux violences de toutes sortes : dépasser les discours politiques des deux bords, saturés de clichés et de verbe haineux pour élaborer une parole poétique de dénonciation et de compassion. Politiquement et poétiquement, on ne peut que lui rendre hommage.

**Propos recueillis par Thierry Guichard**

<sup>1</sup> Romancier, poète, essayiste majeur, d'origine kurde. Trois de ses livres sont parus en français chez Actes Sud, les Éditions Galaade annoncent le récit *Hammam* pour le printemps 2017.

# Mobilisation internationale

DIRECTEUR DE LA MEET À SAINT-NAZAIRE, PATRICK DEVILLE A PUBLIÉ ASLI ERDOĞAN, L'A ACCUEILLIE EN RÉSIDENCE ET A FAIT FONCTIONNER LE RÉSEAU DES ÉCRIVAINS DU MONDE ENTIER.

**L**a été l'un des premiers à alerter l'opinion publique après l'arrestation d'Asli Erdoğan en août dernier : l'écrivain Patrick Deville tisse depuis des années un réseau d'écrivains du monde entier pour, d'une certaine façon, mettre en pratique la communauté de ceux qui font acte d'écrire. Pour lui aussi, le combat continue...

**Patrick Deville, en tant que directeur de la Maison des Écrivains Étrangers et des Traducteurs, vous avez reçu en résidence Asli Erdoğan en 2005. C'est l'époque où commençaient à paraître ses livres de l'exil (les premiers publiés chez Actes Sud). Comment l'avez-vous rencontrée et comment avez-vous perçu cette œuvre naissante ?**

Il me semble, mais c'est un peu loin, que le contact avec elle s'était fait par Timour Muhidine, mais aussi par d'autres écrivains turcs habitués de la Maison, comme un peu pour chaque littérature, Enis Batur avait recommandé sa candidature. C'était l'époque où nous préparions un panorama Pékin / Istanbul, en 2003 je crois. Nous avions inclus un texte d'elle dans ce numéro. Mais je ne la connaissais pas encore.

**Suite à sa résidence à Saint-Nazaire, les éditions de la Meet ont publié en 2009 un recueil de textes courts, en bilingue, d'Asli Erdoğan : *Je t'interpelle dans la nuit*. N'est-ce pas le livre le plus poétique de la romancière ? On retrouve son obsession de la nuit, de la solitude, de la mort, une grande détresse que contrebalance un appétit pour les mots. Qu'est-ce qui vous intéresse dans cette littérature ?**

Cette collection des Bilingues permet souvent d'éditer des livres plus difficiles pour d'autres éditeurs, comme un recueil de textes brefs en effet, mais je crois que ce livre, qu'elle a choisi elle-même de composer pour cette édition, est important pour elle et très personnel.

**Elle est revenue à Saint-Nazaire en 2009 pour le festival d'automne Meeting. La même année que paraissait *Le Bâtiment de pierre* en Turquie. N'avez-vous pas le sentiment que son œuvre a franchi un cap en inscrivant ses récits dans la Turquie natale ?**

Oui, un cap dans son œuvre et dans sa vie aussi me semble-t-il. Elle qui avait vécu loin de la Turquie s'est beaucoup impliquée ensuite dans la vie culturelle et politique de ce pays, par son activité de journaliste et aussi dans ses livres.

**Vous avez été parmi les premiers à lancer un soutien à Asli Erdoğan en août dernier lors de son arrestation. Comment avez-vous vécu ces événements ?**

Je n'étais pas en France au moment de son arrestation et c'est Jean Rolin qui m'a alerté, nous avons décidé de rédiger ce petit texte de soutien, avec un peu la crainte comme toujours que cela ne soit à double tranchant et ne la mette en difficulté. J'avais alors contacté Timour et d'autres amis turcs et pesé les mots de cet appel. Il est toujours dangereux pour un écrivain de devenir un symbole. Nous avons limité la signature de cette pétition aux écrivains, traducteurs et éditeurs et ne l'avons laissée ouverte que trois jours. Après avoir rassemblé deux ou trois cents signatures du monde entier nous l'avons fait parvenir à Asli par l'intermédiaire de son avocat. Il s'agissait surtout pour Jean et moi de lui montrer que nous étions là et attentifs. Depuis des années Asli est devenue une camarade que nous rencontrons à chacun de ses passages en France, nous avons aussi organisé pour elle une résidence au Centre André-Malraux de Sarajevo. Et surtout nous aimons parler de tout et de rien avec elle, entre écrivains, et rire, parce que, même si nous n'avons de langue commune que l'anglais, l'humour

d'Asli est suffisamment fort pour traverser les barrières. Je lui ai dédié les rencontres Meeting de novembre dernier et souhaite qu'elle nous rejoigne en novembre prochain pour les trente ans de la Meet. Nous organisons le 14 janvier des lectures publiques qui lui sont dédiées. Parce que rien n'est réglé encore de son avenir.

**On est frappé de voir que, d'une part, la communauté littéraire s'est mobilisée très rapidement et, d'autre part, que cela semble avoir eu un impact. Pensez-vous qu'avec ce procès, est née la conscience que la littérature pouvait se constituer comme un contre-pouvoir et, sans se trahir elle-même, défendre les siens ?**

Oui, je l'espère, mais je crois que ce qui est nouveau ça n'est pas le principe, c'est malheureusement la géographie. J'ai été touché de voir tant d'amis écrivains latino-américains se lever pour Asli, du Mexique au Pérou. Dans la seule ville de Xalapa au Mexique douze journalistes sont morts ces dernières années. Un autre est à l'abri je l'espère à Paris. Je m'occupe des projets ICORN avec Philippe Ollé-Laprune (International Cities of Refuge Network) pour accueillir écrivains et intellectuels en danger. Ces situations sont en beaucoup de lieux monnaie courante. Asli pourrait être la première Européenne à bénéficier de ces réseaux depuis la fin de la Guerre froide.

**Recueilli par T. G.**

# Journal d'un combat

DÉCIDÉS À VENIR DÉFENDRE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION ET ARRACHER ASLI ERDOĞAN À LA PRISON, UNE POIGNÉE DE FRANÇAIS À L'INITIATIVE NOTAMMENT DES ÉCRIVAINS TIERI BRIET ET RICARDO MONTSERRAT ONT FAIT LE DÉPLACEMENT À ISTANBUL. POUR RENDRE COMPTE, AUSSI.

**L**es choses sont allées vite. Après les appels à protester contre l'arrestation et la détention d'Asli Erdoğan en août dernier, il est apparu pour certains qu'il fallait répondre à la répression d'Ankara par la littérature elle-même. Ils ont été quelques-uns à s'engager dans un combat qu'on aurait pensé d'une autre époque : ouvrir les portes d'une prison par le seul fait de lire ici, là et partout où c'était possible des textes de l'auteur emprisonné. Parmi eux, Tieri Briet : après avoir été éditeur, l'homme se consacre depuis quelques années à l'écriture. *Fixer le ciel au mur* paraît en 2014 aux éditions du Rouergue dans la collection « La Brune » et tente, par la littérature, de prendre en charge la souffrance d'une fille anorexique et de son père. Un autre livre est en cours autour de l'aventure d'être père : *Par le ventre des femmes*. Écrivain résolument engagé, Tieri Briet travaille auprès de familles Roms (un autre ouvrage est en cours d'achèvement, tiré de cette expérience d'amitié : *En cherchant refuge, nous n'avons traversé que l'exil*). À la mi-décembre, apprenant que le procès d'Asli Erdoğan s'ouvrait le 29 du mois, il lance l'idée d'aller à Istanbul soutenir l'écrivaine turque en apportant des textes écrits pour elle par d'autres écrivains. Arrivé avec une poignée d'autres Français sur place deux jours avant l'ouverture du procès, Tieri Briet a accepté d'en suivre pour nous le déroulement du procès au jour le jour et de rendre compte de ce qu'il a vu à Istanbul. L'homme poursuit son combat sur son blog, uncahierrouge.net et auprès de la revue électronique Kedistan.net. À suivre, donc...

## Mardi 27 décembre



© Nathalie Magrez

**Tieri Briet, vous venez d'arriver en Turquie pour apporter votre soutien à Asli Erdoğan. Comment en êtes-vous venu à faire cette démarche ? Combien êtes-vous sur place et pourquoi vous êtes-vous ainsi mobilisés pour la romancière turque (que représente-t-elle pour vous ?) ?**

L'idée d'un voyage de soutien est née à la Maison de la poésie, le 12 décembre à Paris, après une soirée de solidarité avec Asli Erdoğan, organisée par la comédienne Sophie Bourel. Ce jour-là, nous avons atteint l'amplitude maximale

d'une mobilisation qui n'a jamais cessé depuis, suite à un premier appel lancé à la mi-novembre avec un vieux compafiero, Ricardo Montserrat. Le déclencheur de cet appel était une brève de l'AFP qu'on aurait pu laisser passer comme tant d'infos désespérantes ces derniers temps : en Turquie, des procureurs d'Istanbul avaient demandé la prison à vie contre une romancière encore peu connue en France, dont Actes Sud avait traduit quatre livres qu'on ne peut pas oublier, quand on a pris le temps d'en lire seulement les premières pages. Dans l'écriture d'Asli Erdoğan, l'impact des images était tel que nous avons eu l'idée, Ricardo et moi, de lancer un appel à lire partout où c'est possible les textes d'Asli. En faisant le pari que la puissance de ses images, les thèmes de l'exil et de l'enfermement – les deux principales obsessions de la romancière – suffiraient à frapper fort les esprits. L'appel, initialement lancé sur mon blog et sur Facebook, a été relayé le matin même par *Diacritik* et *Kedistan*, puis par *L'Humanité* le lendemain. Le mouvement était lancé, et deux jours plus tard, les premières lectures s'organisaient à Perpignan (librairie Torcatis) et à Montrouge à la Distillerie, grâce à Barbara Bouley et la compagnie Excursus. Le soir du 12 décembre, neuf soirées de soutien ont eu lieu à travers toute la France, une vingtaine en Suisse romande, où la mobilisation des libraires a été remarquable. Le soir du 12, la seule question qui s'imposait était : comment on continue ? Quelle est la prochaine étape ? Nous en avons parlé dans le hall de la Maison de la poésie avec Timour Muhidine, l'éditeur d'Asli chez Actes Sud, Pierre Astier, son agent littéraire et Emmanuelle Collas, capitaine des éditions Galaade qui connaissent bien tous les trois la Turquie des opposants à Erdoğan. L'idée était lancée : il fallait que des écrivains solidaires soient présents ce 29 décembre, au Palais de justice d'Istanbul, porteurs des messages de soutien d'autres écrivains que nous ferions traduire en turc, distribuerions sous forme de tract. Un petit collectif s'est créé, *FreeAsliErdoğan*, une poignée de journalistes et d'auteurs qui ont abattu un boulot considérable en moins de deux semaines (dont les journalistes Naz Oke et Daniel Fleury, de *Kedistan*, Anne Rochelle, journaliste scientifique et compagne de Tieri Briet, l'écrivain et dramaturge Ricardo Montserrat et Tieri Briet).

**Votre décision de venir à Istanbul a-t-elle reçu le soutien d'autorités françaises ?**

Pas vraiment, mais on ne leur a rien demandé. Des élus ont pro-



Le 29 décembre, à sa sortie du tribunal. Aslı Erdoğan est remise en liberté, mais sous contrôle judiciaire et sans autorisation de quitter la Turquie

mis à Ricardo de financer nos billets d'avion. Ce sont des élus, ils n'ont pas tenu leurs promesses et je ne veux pas savoir pourquoi. La colère ne doit pas prendre le dessus mais n'oublions pas : une romancière était menacée de mourir dans les prisons d'Erdoğan, mais elle n'était pas assez connue en France pour redorer leurs blasons. On va éviter de donner leurs noms, mais on n'oublie pas ce genre de lâcheté et je préfère parler des 96 donateurs qui ont participé à une petite cagnotte qui a permis de financer notre action à Istanbul, et de rétribuer maître Erdal Doğan, l'infatigable avocat d'Aslı qui la défendait, jusque-là, avant tout par amitié.

**Nous sommes à deux jours du procès, quels en sont les enjeux ?**

Aslı Erdoğan est devenue un symbole. Son procès est avant tout le procès d'une littérature engagée, d'un journalisme de combat tel que Camus pouvait le pratiquer, et qu'Aslı n'a pas cessé d'incarner sur la scène littéraire turque. Une femme – qui est aussi une grande voix insoumise de la littérature turque – risque la prison à vie dans un état qui « tient l'Europe par les couilles », pour reprendre une expression qu'on entend au café, et qui a le mérite de résumer clairement la situation. Aucun chef d'État européen, aucun ministre ne tentera la moindre démarche pour essayer de

sortir Aslı de sa cellule. Le Conseil Permanent des Écrivains a écrit une demande officielle en ce sens à Hollande et Azoulay (ministre de la culture, ndlr). À ma connaissance, on attend toujours la réponse et Azoulay s'est seulement fendue d'une réplique indignée dans *Livres Hebdo*, au milieu d'un entretien qui évoquait mille autres sujets. (Elle a aussi reçu la maman d'Aslı ce fameux 12 décembre pour un entretien en présence de Pierre Astier et de Yigit Bener, romancier turc ami d'Aslı) Pas de quoi inquiéter le tyran Erdoğan, qui sait parfaitement jouer du manque de courage de nos ministres et de nos élus.

## Mercredi 28 décembre

**À la veille la première audience, comment ce procès est-il vécu par la rue ?**

Je ne parle pas turc mais je parle avec les mains, en anglais ou en espagnol, parfois en albanais ou romanès. J'ai donc une perception tronquée de la rue. Des milliers de procès politiques sont en cours. Une chape de répression venue s'abattre violemment sur la population des professeurs, des écrivains, des journalistes et avocats mais aussi, ne l'oublions pas, des militaires et policiers soupçonnés de ne pas aduler l'homme fort d'Ankara, ou des fonctionnaires qui n'avaient pas choisi la bonne école pour leurs ...

*« Quand elle lit *En attendant les barbares*, de J.M. Coetzee, Aslı a envie de lui écrire qu'on devine que lui non plus n'a jamais mis les pieds en prison. »*

## DOSSIER ASLI ERDOĞAN

... enfants, par exemple. Alors la rue est accablée. Pour continuer avec les métaphores qu'on peut entendre au café, « la rue elle s'en prend plein la gueule et en plus, elle a une kalach armée pointée entre les deux yeux ».

**Avez-vous rencontré des écrivains d'autres pays, des Turcs ? Comment ressentez-vous la mobilisation de la société littéraire turque et internationale ?**

Autour d'Aslı Erdoğan est rassemblée une poignée d'amis proches, dont plusieurs écrivains. J'ai eu la chance de rencontrer certains d'entre eux. Il faut savoir que le simple fait de soutenir Aslı est déjà une prise de risque considérable dans une vie, qui signifie qu'on s'attend à tout moment à être placé en garde à vue, tabassé au passage et très vite accusé de terrorisme, au moins de propagande en faveur des terroristes, ce qui implique dix ans de prison ou la prison à vie.

En premier, j'ai eu la chance de rencontrer Yigit Bener à deux reprises. Ses romans sont traduits en français chez Actes Sud, qui est l'éditeur courageux d'Aslı et d'autres romanciers turcs. Ancien exilé politique revenu en Turquie, aujourd'hui interprète de profession qui vit dans une île isolée, au large d'Istanbul, Yigit a une analyse de la situation politique turque toujours passionnante à écouter. De lui, j'avais aimé *Le Revenant*, paru chez Actes Sud en 2015, un roman sur le retour au pays qu'il a lui-même traduit en français.

Parmi ceux qui défendent Aslı, j'ai aussi rencontré Funda Soysal, une historienne dont les livres n'ont pas encore été traduits en français. Mais je pense qu'il faut raconter son parcours. Une histoire turque. Du Kafka dans les méandres d'un Moyen-Orient sous les bombes. Et Kafka est un auteur qu'Aslı aime lire et relire. Funda Soysal est la fille de deux opposants politiques. Son père, Mumtaz Soysal, est l'un des premiers dirigeants d'Amnesty International en Turquie, si je me souviens bien. Et la mère de Funda, Sevgi Soysal (1936-1976), a été une romancière importante qui a passé une bonne partie de sa vie en prison, quand la Turquie était la proie d'une dictature militaire. La présence de leur fille aux côtés d'Aslı est particulièrement symbolique et nous lui devons une fière chandelle : pendant plus d'une heure, elle a négocié avec les policiers qui filtraient l'accès au tribunal, pour réussir à faire entrer deux membres de notre petite expédition, Valérie Manteau et Yann Perreau, journaliste aux *Inrockuptibles*.

### Jeudi 29 décembre

**C'est le premier jour d'audience, et Aslı Erdoğan est libérée après 136 jours de prison. Mais elle risque toujours la prison à vie. Comment a été reçue cette annonce ?**

Un immense cri de joie dans les couloirs d'un palais de justice démesuré par la folie des grandeurs. Et 200 personnes qui crient leur victoire, ça fait un bruit énorme à l'intérieur d'un hall bâti aux dimensions de la cathédrale de Cologne. Ici, la nouvelle ne fait pas la une des journaux, contrairement à celle du *Monde* en France. Trop de procès encombrant l'actualité. Trop de condamnations à la prison à vie, puisque la démesure est aussi le fait de la répression. Il n'y aura pas de fête, Aslı est beaucoup trop épuisée et angoissée par l'audience du 2 janvier. Elle a appelé ses amis qui vivent loin. En Pologne, au Brésil, en Suisse et en France.

Tous ces pays où elle a pu vivre, grâce à des bourses d'écriture. Elle a conscience d'être devenue un symbole, « la première écrivaine condamnée à vie pour ses écrits ». Les journaux l'assaillent et Ahmet Ergül, infatigable attaché de presse, tout aussi bénévole que l'avocat d'Aslı, tient à distance les journalistes qu'Aslı emprisonnée ne semblait pas intéresser le moins du monde.

### Samedi 31 décembre

**Comment la romancière a-t-elle réagi à sa mise en liberté conditionnelle ?**

Elle ne veut pas retourner en prison. Pour rien au monde. Quarante-huit heures après sa sortie de prison, elle me disait que tous ses rêves se déroulaient encore dans l'enceinte de la prison des femmes. Elle considère aussi que les libertés ont tellement été réduites dans la Turquie de l'AKP (parti fondé par le président Erdoğan, ndlr), qu'il n'y a presque plus de différences entre l'intérieur et l'extérieur de la prison. Mais l'expérience de la prison a tout changé dans sa vie. Elle s'est beaucoup rapprochée de sa mère, qui était la seule, en dehors de son avocat, à pouvoir lui rendre visite chaque semaine. Par peur, certains de ses amis lui ont tourné le dos, qui n'ont même pas écrit une carte postale alors qu'elle en recevait d'inconnus du monde entier. Plusieurs centaines de lettres, cartes et dessins d'enfants qui l'ont beaucoup touchée.

Aslı était enfermée avec les prisonnières politiques. Donc avec les femmes kurdes dont ses articles ont si souvent pris la défense. Avec Necmiye Alpay, une enseignante et traductrice de Paul Ricoeur, âgée de 70 ans, elles étaient les seules « Turques blanches », pour reprendre une expression de la presse turque. Les Turcs noirs, ce sont les Kurdes. Au début de l'incarcération, Aslı et Necmiye étaient vues comme des Kurdes, puisqu'elles avaient pris leur défense publiquement. En apprenant qu'elles ne l'étaient pas, le directeur de la prison a adouci leur régime de détention, et permit qu'Aslı puisse avoir les quelques pommes qu'elle réclamait depuis des mois.

Mais le plus intéressant est lié à la littérature. L'un des livres les plus puissants d'Aslı, *Le Bâtiment de pierre*, évoque la vie à l'intérieur et autour d'une prison. Avant son incarcération, Aslı entretenait une correspondance avec plusieurs de ses amis emprisonnés. Tous lui disaient qu'ils aimaient son livre, mais qu'on sentait qu'elle n'avait jamais connu la prison. Cette critique l'ennuyait davantage que celles de la presse. Mais aujourd'hui, elle comprend exactement ce qu'ils ressentaient, et quand elle lit *En attendant les barbares*, de J.M. Coetzee, elle a envie de lui écrire à son tour qu'on devine, en lisant son livre, que lui non plus n'a jamais mis les pieds en prison.

### Lundi 2 janvier

**La deuxième audience aujourd'hui n'a rien changé à sa situation et il faudra attendre mars pour l'ultime séance et le verdict du procès. Vous avez passé l'année nouvelle avec Aslı et vous écrivez sur la page de *Kedistan* qu'elle a voulu vous raconter la vie des prisonnières. Est-ce à dire, qu'à nouveau, Aslı Erdoğan va chercher dans l'écriture le moyen de traverser l'expérience de la nuit ?**

# « Les mots continuent d'être importants quand on lutte contre la folie d'un pouvoir psychopathe, fasciné par l'argent et obsédé par la négation de l'autre ».

Aslı est quelqu'un de fascinant qui raconte, au café, entre deux cigarettes, ce qui lui est arrivé en prison avec un art de la construction narrative qui transforme son expérience en conte ou, peut-être, en mythologie des temps modernes. Ce processus opère aussi dans ses romans. L'histoire individuelle se déploie d'un seul coup devant vous en destin. Elle a aussi besoin de raconter. Et nous avons passé des heures à écouter ses récits de prison.

**Le procès s'est déroulé sans la présence d'un des inculpés : Inan Kizilkaya dont on craint qu'il ait été torturé. Avez-vous de ses nouvelles ?**

Non. Pas de nouvelles. La prison d'Inan Kizilkaya est à une centaine de kilomètres d'Istanbul. Et il y a tant d'arrestations ces derniers jours que tout le monde en est désorienté et accablé. Aslı parle de cette prison comme d'une des plus violentes, un véritable camp de concentration, ce sont ses mots, où les détenus sont régulièrement battus. Nous avons commencé un travail de fourmi avec deux structures locales, la plateforme P 24 et le Pen Club turc, pour essayer de recenser les noms des écrivains emprisonnés. Je pense et j'espère que *Reporters sans frontières* fait le même travail pour les journalistes, vingt fois plus nombreux. Beaucoup d'infos contradictoires circulent, si bien qu'on est très vite perdu. À 10 h, A. vous dit que B. est en prison depuis la veille, mais à 18 h vous croisez B. qui vous dit qu'il sort du commissariat, que tout va bien mais qu'A. vient juste d'être arrêté et qu'il faut vite prévenir ses amis. C'est épuisant et délirant. Je crois qu'on appelle ça la terreur. Une terreur organisée, mise en scène, sans issue.

**Pour vous, qu'est-ce qui a changé avec votre séjour à Istanbul qui ne s'achève pas encore, et avec le combat que vous avez mené ? Avez-vous le sentiment que la littérature peut sortir victorieuse de ces épreuves de force qu'on craint de voir se multiplier ?**

Quand j'ai entendu qu'un procureur réclamait la prison à vie contre Aslı, je travaillais sur les manuscrits d'une écrivaine albanaise, Musine Kokalari. J'ai essayé de raconter sa vie dans mon dernier roman, *Fixer le ciel au mur*. Première femme à publier un livre dans l'Albanie d'après-guerre, elle a aussi fondé un parti politique qui défendait la démocratie dans un pays que les communistes venaient de prendre en main. Son procès, en 1946, l'a

condamnée à vingt-six ans de prison et quatorze de relégation, où elle devint balayeuse de rue dans un village de montagne proche du Kosovo.

Toute sa vie, Musine a écrit dans des carnets et le mystère des rencontres a fait que sa famille m'a confié ses carnets de prison. Aucun éditeur albanais ne semble intéressé. Alors j'ai appris l'albanais pour déchiffrer ce qu'elle avait pu écrire. Deux ans que je mène ce travail. Musine est morte en relégation, parce que l'administration avait refusé qu'elle aille soigner son cancer à l'hôpital de Tirana. En travaillant sur ses carnets et sur l'histoire de sa vie, j'ai toujours été persuadé d'approcher un destin qui appartenait au passé. À des dictatures préhistoriques qui ressemblaient à des forteresses isolées. Mais en découvrant l'histoire d'Aslı Erdoğan, j'ai eu l'impression que le cauchemar de Musine Kokalari recommençait. Elles ont beaucoup en commun. Leur beauté magnétique, la fougue de leurs engagements, l'acharnement des tyrans à briser un symbole vivant d'insoumission. Enver Hoxha était au moins aussi malade et dangereux que Recep Tayyip Erdoğan. Alors j'ai décidé de tenter quelque chose pour cette romancière bien vivante qui a l'âge d'être ma petite sœur.

Nous reviendrons à Istanbul. J'ai fait cette promesse à Aslı et Necmiye. Le combat continue, comme on dit, et je crois que nous avons quand même un peu appris à nous battre. La prochaine audience aura lieu le 14 mars. Nous y serons, et j'espère que nous serons plus nombreux. Que Erri de Luca nous aura rejoints. À mes yeux, il incarne cette littérature de combat qui, quelquefois, peut gagner une bataille décisive. Son engagement auprès des No TAV (Non au TGV Lyon-Turin) a été pour moi exemplaire. La preuve que les mots continuent d'être importants quand on lutte contre la folie d'un pouvoir psychopathe, fasciné par l'argent et obsédé par la négation de l'autre.